

Au-delà la mer

Giovanni Verga

Traducteur : Jean-Pierre Pisetta, Justine Piret et Federica Vanin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/508>

DOI : [10.4000/transalpina.508](https://doi.org/10.4000/transalpina.508)

ISSN : 2534-5184

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2019

Pagination : 123-132

ISBN : 978-2-84133-944-0

ISSN : 1278-334X

Référence électronique

Giovanni Verga, « *Au-delà la mer* », *Transalpina* [En ligne], 22 | 2019, mis en ligne le 01 novembre 2020, consulté le 25 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/508> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transalpina.508>

AU-DELÀ LA MER

Résumé : La nouvelle *Di là del mare* de Giovanni Verga est la dernière du recueil *Novelle rusticane*, paru à Turin en 1883. La traduction française de ce recueil, publiée en 1976 chez l'éditeur parisien Denoël, ne contenait pas ce texte. Il est présenté ici dans une traduction effectuée par deux étudiantes de l'École de traduction-interprétation ISTI-Cooremans de l'Université libre de Bruxelles (ULB), sous la direction du professeur Jean-Pierre Pisetta.

Riassunto : *La novella Di là del mare di Giovanni Verga è l'ultima della raccolta Novelle rusticane pubblicata a Torino nel 1883. La traduzione francese della raccolta, pubblicata nel 1976 a Parigi per i tipi di Denoël, non racchiudeva questo racconto. Viene presentato qui in una traduzione fatta da due studentesse della Scuola di traduzione-interpretazione ISTI-Cooremans della Libera Università di Bruxelles (ULB), sotto la guida del professor Jean-Pierre Pisetta.*

La nouvelle *Di là del mare* de Giovanni Verga est la dernière du recueil *Novelle rusticane*, paru à Turin en 1883, chez l'éditeur Felice Casanova. Elle présente une particularité de taille : contrairement aux autres textes du recueil, on n'y est pas confronté aux difficultés matérielles que rencontrent les pauvres Siciliens de l'époque, thème principal de tous les autres récits, mais aux difficultés qui séparent deux riches amants, la femme étant mariée. Cette nouvelle, qui semble donc totalement étrangère aux préoccupations du Verga raconteur d'histoires « rustiques », se rattache pourtant d'une façon très originale au recueil : l'amant serait l'auteur des récits qui composent le recueil, il a raconté à la femme les histoires qui le composent et, un jour, ils fuient ensemble dans la région où elles se sont déroulées. On retrouve ainsi, çà et là, des allusions aux nouvelles du recueil, leurs personnages y étant évoqués des années après les faits.

Novelle rusticane est paru en français en 1976 (sous le titre *Nouvelles paysannes*) chez l'éditeur Denoël. Il figurait dans un recueil d'œuvres de Verga intitulé *Nouvelles siciliennes*, traduites par Béatrice Haldas. Cependant, la nouvelle *Di là del mare* n'y figure pas. La traductrice ou l'éditeur ont-ils trouvé qu'elle était trop « dissonante » par rapport au Verga « rustique » qu'ils souhaitaient présenter en France (le volume contenait aussi les recueils *Vita dei campi* et *Vagabondaggio*) ? Seule une enquête approfondie auprès des intervenants de l'époque permettrait de répondre à cette question.

Plutôt que de m'atteler à cette tâche, j'ai préféré proposer la traduction de *Di là del mare* aux deux étudiantes – Justine Piret et Federica Vanin – qui, au cours de l'année académique 2017-2018, avaient choisi l'option littéraire à l'École de traduction-interprétation ISTI-Cooremans de l'Université libre de Bruxelles, où j'enseigne. Nous avons ainsi, je crois, comblé une lacune de l'édition française, car ce texte, pour « dissonant » qu'il puisse paraître, avait pourtant été inclus à dessein par Verga dans ce recueil, dont il constitue une espèce d'épilogue. En outre, ces pages denses où il parle de l'évanescence de l'amour passionnel méritaient d'être portées à la connaissance des lecteurs familiers du Verga vériste car elles prouvent, s'il en était besoin, qu'il pouvait décrire autre chose que le destin inexorablement tragique des Siciliens démunis. Mais ce texte montre aussi l'affection que l'auteur, le vrai ou le fictif de la nouvelle, avait pour ses personnages : il en parle à la femme dont il est éperdument amoureux et la conduit même, pour vivre pleinement leur amour, sur les terres où ces personnages, qui leur sont désormais familiers, ont vécu. Peut-être Verga souhaitait-il également souligner, pour finir, que les riches aussi connaissent des situations inexorablement tragiques, quelle que soit la commodité dans laquelle ils les vivent.

Jean-Pierre PISETTA

*
* *

Elle écoutait, enveloppée dans sa fourrure, les épaules appuyées contre la cabine, ses grands yeux pensifs fixant les ombres qui erraient sur la mer. Les étoiles brillaient au-dessus de leurs têtes et, autour d'eux, on n'entendait que le bruit sourd des machines et le mugissement des vagues qui se perdaient vers d'infinis lointains. À la poupe, une voix qui semblait éloignée fredonnait une chanson populaire, accompagnée par un accordéon.

Peut-être pensait-elle aux chaudes émotions éprouvées la veille durant le spectacle au San Carlo, ou bien au bord de mer de Chiaia, éclatant de lumière, qu'ils avaient laissé derrière eux. Elle avait pris son bras mollement, dans l'abandon procuré par l'isolement où ils se trouvaient, et s'était appuyée à la rambarde, regardant la bande phosphorescente que traçait le bateau et où l'hélice ouvrait des abîmes inexplorés, comme si elle cherchait à deviner le mystère d'existences ignorées. De l'autre côté, vers les terres sur lesquelles se penchait Orion, d'autres existences inconnues et presque mystérieuses palpitaient et éprouvaient, qui sait ? de pauvres joies et de pauvres douleurs, semblables à celles qu'il lui avait racontées. La femme y songeait vaguement, les lèvres serrées, les yeux fixés sur l'obscurité de l'horizon.

Avant de se séparer, ils restèrent encore un peu devant sa porte, à la lueur vacillante de la lampe qui oscillait. Épuisé, le garçon de cabine s'était accroupi et dormait sur l'escalier, en rêvant peut-être à sa maisonnette de Gênes. À la poupe, la lampe de la boussole éclairait à peine la silhouette de l'homme membru qui était à la barre, immobile, les yeux rivés sur le cadran et l'esprit Dieu sait où. De la proue leur parvenait encore la cantilène sicilienne empreinte de mélancolie, qui parlait à sa façon de joies, de douleurs ou de modestes espoirs, au milieu du mugissement uniforme de la mer et du va-et-vient régulier et impassible du piston.

La femme semblait ne pas pouvoir se résoudre à lâcher la main de l'homme. Elle leva enfin les yeux et lui sourit tristement.

– Demain ! soupira-t-elle.

Il baissa la tête sans répondre.

– Vous souviendrez-vous toujours de ce dernier soir ?

Il ne répondit pas.

– Moi, oui ! ajouta la femme.

À l'aube, ils se revirent sur le pont. Le visage délicat de la femme semblait abattu par l'insomnie. La brise détachait ses cheveux noirs et soyeux. Déjà, la Sicile apparaissait au loin comme un nuage à l'horizon. Puis l'Etna s'alluma tout à coup d'or et de rubis, et la côte blanchâtre se déchira çà et là en criques et en promontoires sombres. À bord débutaient les préparatifs du premier service du matin. Les passagers montaient un à un sur le pont, pâles, égarés, emmaillotés de différentes manières, mâchonnant un cigare et titubant. La grue commençait à crisser et la chanson de la nuit se taisait comme si elle était déconcertée et désorientée par tout ce mouvement. Sur la mer d'un bleu foncé et brillante, de grandes voiles déployées passaient à la poupe en faisant tanguer les vastes coques qui semblaient vides, avec peu d'hommes à bord qui mettaient leur main en visière pour voir passer le vapeur imposant. Plus loin, d'autres bateaux plus petits, comme des points noirs, et les côtes qui se couronnaient d'écume : à gauche, la Calabre, à droite, la sablonneuse Punta del Faro, Charybde qui allongeait ses bras blancs vers Scylla, rocheuse et altièrè.

Tout à coup, sur la longue ligne de la côte qui semblait continue, s'ouvrit le détroit, tel un fleuve bleu sombre, et, au-delà, la mer s'étendait de nouveau, sans fin. La femme émit une exclamation d'émerveillement. Puis elle voulut qu'il lui indique les montagnes de Licodia et la Plaine de Catane, ou le *Biviere* de Lentini aux rives plates. Il lui montrait de loin, derrière les montagnes bleutées, les lignes larges et mélancoliques de la plaine blanchâtre, les pentes molles et teintées de gris par les oliviers, les rochers hérissés de figuiers de Barbarie, les sentiers alpestres, herbeux et parfumés. Ces lieux semblaient s'animer des personnages de la légende, à mesure qu'il les lui montrait, un

à un. Par là, la Malaria ; sur ce versant de l'Etna, le village où la liberté fit irruption comme une vengeance ; là-bas, les modestes drames du Mystère, et la justice ironique de don Licciu Papa. Elle, suspendue à ses lèvres, en oubliait le drame palpitant où tous deux s'agitaient, alors que Messine venait à leur rencontre avec les grands immeubles en arc de cercle de sa *Palazzata*. Soudain, elle se reprit et murmura :

– Le voilà !

Du rivage se détachait une petite barque dans laquelle un mouchoir blanc, comme un goéland dans la tempête, s'agitait pour saluer.

– Adieu ! murmura le jeune homme.

La femme ne répondit pas et baissa la tête. Puis elle lui serra fortement la main sous la fourrure et s'écarta d'un pas.

– Pas adieu. Au revoir !

– Quand ?

– Je ne sais pas. Mais pas adieu.

Et il la vit tendre ses lèvres à l'homme qui était venu à sa rencontre dans la barque. Dans son esprit passaient des larves sinistres, les fantômes des personnages de ses légendes, avec un froncement haineux des sourcils et un terrifiant couteau à la main.

Le voile bleu clair de la femme disparaissait vers le rivage, derrière la foule des bateaux et les chaînes des ancres.

Les mois passèrent. Enfin elle lui écrivit qu'il pouvait aller la voir.

« Dans une maisonnette isolée, au milieu des vignes. Il y aura une croix tracée à la craie sur la porte. Moi je viendrai par le sentier, à travers champs. Attendez-moi. Ne vous faites pas voir, sinon je suis perdue ».

C'était encore l'automne, mais il pleuvait et le vent soufflait comme en hiver. Il était caché derrière la porte, anxieux, son cœur battait la chamade tandis qu'il ne quittait pas des yeux, à travers une ouverture, les raies de pluie qui la sillonnaient pour voir si elles commençaient à se raréfier. Les feuilles sèches tourbillonnaient sur le seuil avec un froissement de robe. Que faisait-elle ? Viendrait-elle ? L'horloge répondait toujours que non, non, à chaque quart d'heure, depuis le petit village voisin. Enfin, un rayon de soleil pénétra à l'intérieur à la faveur d'une tuile déplacée. La campagne entière irradiait. Les caroubiers bruissaient sur le toit et, plus loin, derrière les allées ruisselantes, s'ouvrait le sentier fleuri de marguerites jaunes et blanches. Par là apparaîtrait son ombrelle blanche, par là ou au-dessus du muret, à droite. Une guêpe bourdonnait dans le rayon doré qui entrait par les fentes, et elle heurtait les volets en disant : « Elle arrive ! Elle arrive ! ». Tout à coup, quelqu'un poussa brusquement la petite porte, à gauche. Quel coup au cœur ! C'était elle ! Blanche, toute blanche, de sa robe à son visage pâle. Dès qu'elle le vit, elle tomba dans ses bras, sa bouche contre la sienne.

Combien d'heures s'écoulèrent dans cette pauvre petite pièce, noire de fumée ? Combien de choses se dirent-ils ? Le ver impassible et monotone continuait à ronger les vieux soliveaux du toit. L'horloge du village voisin égrenait les heures, l'une après l'autre. Par un trou du mur, on pouvait apercevoir les reflets des feuilles qui s'agitaient et faisaient alterner des ombres et une lumière verte comme au fond d'un lac.

Ainsi est la vie. – Soudain, bouleversée et se passant les mains sur les yeux, elle ouvrit la porte pour voir le soleil qui se couchait. Puis, résolument, elle lui jeta les bras autour du cou en disant :

– Je ne te quitte plus.

À pied, bras dessus bras dessous, ils se dirigèrent vers la petite gare voisine, perdue dans la plaine déserte. Ne plus se quitter ! Quelle joie infinie et pleine d'émoi ! Ils avançaient, serrés l'un contre l'autre, sans mot dire, comme étourdis, à travers la campagne silencieuse, en cette heure du soir qui porte à la mélancolie.

Des insectes bourdonnaient sur le talus qui bordait le sentier. De la terre crevassée s'élevait une brume lourde et morose. Pas une voix humaine, pas un aboiement de chien. Au loin scintillait dans les ténèbres une lumière solitaire. Enfin, le train arriva en crachant des panaches de fumée. Ils partirent ensemble ; ils allèrent loin, loin, au cœur de ces montagnes mystérieuses dont il lui avait parlé, qu'elle avait l'impression de connaître.

Pour toujours !

Pour toujours. Ils se levaient avec le jour, couraient à travers les champs couverts des premières rosées ; le midi, ils s'asseyaient dans l'épaisseur de la végétation, à l'ombre des sapins dont les feuilles blanches frémissaient en l'absence de vent, heureux de se sentir seuls, dans ce grand silence. Ils restaient dehors jusqu'à tard dans la soirée, pour voir mourir le jour sur les sommets des monts, lorsque les fenêtres s'allumaient d'un coup et qu'elles révélaient la présence de chaumières dans le lointain. L'ombre s'élevait le long des sentiers de la vallée qui prenaient un aspect mélancolique ; puis le rayon couleur d'or s'arrêtait un instant sur le buisson en haut du muret. Ce buisson-là avait son heure, lui aussi, et son rayon de soleil. Des insectes minuscules volaient autour, dans la lumière tiède. Au retour de l'hiver, le buisson disparaîtrait et le soleil et la nuit se succéderaient encore sur les pierres nues et tristes, rendues humides par la pluie. C'est ainsi qu'avaient disparu la chaumine du plâtre, et la taverne de « Trucide-épouses » au sommet du monticule désert. Dans la couleur pourpre du couchant, on ne voyait que le contour noir des ruines grignotées. Les eaux du *Bivière* s'étendaient toujours au bout de la plaine comme un miroir embué. Plus près, les vastes champs de Mazzarò, les oliveraies grises et touffues sur lesquelles le crépuscule se faisait plus ténébreux, les vignes

vertes, les pâturages illimités qui s'évanouissaient dans la luxuriance de l'occident, sur la cime des montagnes; et des gens se montraient encore aux portes des fermes grandes comme des villages, pour voir passer d'autres pèlerins. Personne ne savait plus rien de Cirino, de compère Carmine ni d'autres connaissances. Les larves étaient passées. Seul restait le paysage, solennel et immuable, avec ses larges lignes orientales, aux tons chauds et robustes. Un sphinx mystérieux, qui représentait les fantômes passagers avec un caractère de nécessité fatale. Dans le petit village, les enfants des victimes s'étaient réconciliés avec les instruments aveugles et sanguinaires de la liberté; le gardeur Arcangelo traînait sa vieillesse aux frais du « petit monsieur »; une des filles de compère Santo avait pris un mari dans la maison de maître Cola. À la taverne du *Biviere*, un chien pelé et à moitié aveugle, qui avait été oublié sur le pas de la porte par ses maîtres successifs, aboyait tristement après les rares voyageurs qui passaient.

Puis, peu à peu, le buisson devenait blême lui aussi et le petit duc commençait à hululer dans le bois, au loin.

Adieu, crépuscules du village lointain! Adieu, sapins solitaires à l'ombre desquels elle avait souvent écouté les histoires qu'il lui racontait, vous qui bruissiez à leur passage, et qui avez vu passer bien des gens, et se lever et se coucher le soleil bien des fois, là-bas! Adieu! Elle aussi, elle est loin.

Un jour arriva de la ville une mauvaise nouvelle. Un seul mot avait suffi, d'un homme qui vivait loin de là, dont elle ne pouvait parler sans pâlir et baisser la tête. Eux qui étaient amoureux, jeunes, riches, eux qui s'étaient dit vouloir rester unis pour toujours, un seul mot de cet homme avait suffi pour les séparer. Ce n'était pas le besoin de pain, comme cela avait été le cas pour Pino le Louf, ni le terrifiant couteau d'un jaloux qui les divisait, c'était quelque chose de plus subtil et de plus fort. C'était la vie qu'ils vivaient et dont ils étaient faits. Les amants étaient sans voix et baissaient la tête face à la volonté du mari. À présent, la femme semblait craindre et fuir son compagnon. Au moment de le quitter, elle pleura toutes les larmes de son corps qu'il but avidement, mais elle partit. Dieu sait combien de fois ils se rappelèrent encore ce temps-là, au milieu des différentes ivresses, des fêtes fébriles, de la succession virevoltante des événements, des âpres besoins de la vie. Combien de fois elle se souviendrait du village lointain, du désert où ils avaient été seuls avec leur amour, du bois recépé à la fraîcheur duquel elle avait penché la tête sur son épaule et lui avait dit en souriant:

– L'ombre pour les camélias!

Des camélias, il y en avait beaucoup, et de superbes, dans la splendide serre où parvenaient, étouffés, les bruits joyeux de la fête, bien après, lorsqu'un autre homme avait cueilli une de ces fleurs pour elle, pourpre comme le sang, et la lui avait mise dans les cheveux. Adieu, crépuscules

lointains du village lointain ! Lui aussi, quand il levait son visage fatigué pour fixer les larves du passé dans le halo de la lampe, combien d'images et combien de souvenirs ! çà et là dans le monde, dans la solitude des champs et dans le tourbillon des grandes villes ! Combien de choses étaient arrivées ! Et combien en avaient vécu ces deux cœurs éloignés l'un de l'autre !

Ils se revoyaient, enfin, dans le vertige du Carnaval. Il était allé à la fête pour la voir, l'âme lasse et le cœur serré par l'angoisse. Elle était là, en effet, resplendissante, entourée et flattée de mille façons. Pourtant, son visage à elle était aussi fatigué, et son sourire triste et distrait. Leurs yeux se trouvèrent et étincelèrent. Sans plus. Après, ils se retrouvèrent l'un à côté de l'autre, comme par hasard, dans l'ombre des grands palmiers immobiles.

– Demain ! lui dit-elle. Demain, à telle heure et à tel endroit. Adviene ce pourra ! Je veux vous voir !

Sa poitrine, blanche et délicate, s'agitait sous la dentelle transparente, et l'éventail tremblait dans ses mains. Puis elle baissa la tête, les yeux figés et absents ; des rougeurs légères et fugaces passaient sur sa nuque couleur de magnolia. Que son cœur à lui battait fort ! Que la joie de ce moment était exquise et grisante ! Mais quand ils se revirent, le lendemain, ce n'était plus pareil. Pourquoi donc ?... Ils avaient goûté le fruit empoisonné de la science du monde, le plaisir raffiné du regard et du mot échangés discrètement parmi deux cents personnes, d'une promesse qui vaut plus que la réalité, car elle est murmurée derrière l'éventail et dans le parfum des fleurs, l'étincellement des bijoux et l'excitation de la musique. Lorsqu'ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, qu'ils se dirent qu'ils s'aimaient dans un baiser, tous deux pensaient, avec un désir aigu et langoureux, au bref moment du soir précédent durant lequel, à voix basse, sans se regarder, presque sans un mot, ils s'étaient dit que, en se sentant côte à côte, leur cœur tourbillonnait dans leur poitrine. Quand ils se quittèrent et qu'ils se serrèrent la main, sur le seuil, ils étaient tristes tous les deux, et pas seulement tristes de devoir se dire adieu ; c'était comme si quelque chose leur manquait. Même s'ils se tenaient encore la main, tous deux auraient voulu demander, instinctivement : « Te rappelles-tu ? ». Mais ils n'osaient pas. Elle avait dit qu'elle partait le lendemain par le premier train, et il la laissait partir.

Il l'avait vue s'éloigner sur l'allée déserte, et il restait là, le front contre les lattes de la persienne. Le soir tombait. Un orgue de Barbarie jouait au loin à l'entrée d'une taverne.

Elle partait le lendemain par le premier train. Elle avait dit :

– Il faut que je parte avec *lui* !

Il avait également reçu un télégramme qui l'appelait loin de là. Sur cette feuille, elle avait écrit *Pour toujours*, ainsi qu'une date. La vie les

reprenait tous les deux, l'un ici et l'autre là-bas, inexorablement. Le soir suivant, lui aussi était à la gare, triste et seul. Des gens s'étreignaient et se disaient adieu; des jeunes mariés partaient souriants; une mère, pauvre petite vieille de la campagne, se traînait en larmes derrière son fils, un jeune homme robuste en uniforme de bersaglier, son sac à l'épaule, qui cherchait la sortie de porte en porte.

Le train s'ébranla. D'abord disparurent la ville, les rues fourmillantes de lumières, le faubourg en fête rempli de joyeuses bandes d'amis. Puis commencèrent à passer, comme un éclair, la campagne solitaire, les vastes prairies, les petits cours d'eau qui miroitaient dans l'ombre. De temps en temps, une chaumière qui fumait, des gens rassemblés devant une porte. Sur le muret d'une petite gare, où le convoi s'était arrêté un instant, crachant de la fumée, deux amoureux avaient écrit au charbon, en grand, leurs prénoms obscurs. Il pensait qu'elle aussi était passée par là, le matin, et qu'elle avait vu ces prénoms.

Très loin de là, longtemps après, dans l'énorme ville brumeuse et morne, il se rappelait encore, parfois, ces deux prénoms humbles et inconnus, au milieu du va-et-vient chaotique et précipité, du vacarme incessant, de la fièvre de l'immense activité générale, haletante et inexorable, des carrosses fastueux, des hommes qui passaient dans la boue, entre deux planches couvertes d'affiches, devant les merveilleuses vitrines resplendissantes de bijoux, à côté des taudis qui déployaient des rangs de crânes humains et de vieilles chaussures. On entendait, quelquefois, le sifflement d'un train qui passait sous terre ou dans les airs et qui se perdait au loin, vers de pâles horizons, comme s'il aspirait aux pays du soleil. Alors, il se souvenait des prénoms de ces deux inconnus qui avaient écrit l'histoire de leurs joies modestes sur le mur d'une maison devant laquelle passait tant de monde. Deux jeunes gens blonds et calmes se promenaient lentement dans les larges allées du jardin en se tenant par la main; le jeune homme avait offert à la jeune fille un petit bouquet de roses pourpres qu'il avait marchandé anxieusement un quart d'heure durant avec une vieille femme déguenillée et triste; la jeune fille, les roses contre sa poitrine, telle une reine, disparaissait avec lui loin de la foule des amazones et des superbes carrosses. Lorsqu'ils furent seuls sous les grands arbres du bord de mer, ils s'assirent l'un près de l'autre et se mirent à parler à voix basse, en laissant s'épancher tranquillement leur affection.

Le soleil déclinait dans un couchant terne; et là aussi, dans les allées solitaires, arrivait le son d'un orgue de Barbarie, avec lequel un mendiant des pays lointains allait cherchant son pain dans une langue étrangère.

Adieu, douce mélancolie du crépuscule, ombres discrètes et larges horizons solitaires du village bien connu. Adieu, sentiers parfumés où il

était si agréable de se promener enlacés. Adieu, pauvres gens inconnus qui ouvriez de grands yeux au passage du couple heureux.

Parfois, quand il était assailli par la douce nostalgie de ces souvenirs, il se remémorait les humbles acteurs des humbles drames avec une aspiration vague et inconsciente à la paix et à l'oubli, cette date et ces deux mots – *Pour toujours* – qu'elle lui avait laissés dans un moment d'angoisse, resté plus vif que n'importe quelle joie fébrile dans sa mémoire et dans son cœur. Alors, il aurait voulu tracer son prénom à elle sur une page ou un rocher, comme ces deux amoureux qui avaient écrit le souvenir de leur histoire sur le mur d'une gare lointaine.

traduit de l'italien par Justine PIRET et Federica VANÌN
sous la direction de Jean-Pierre PISSETTA

Université libre de Bruxelles